



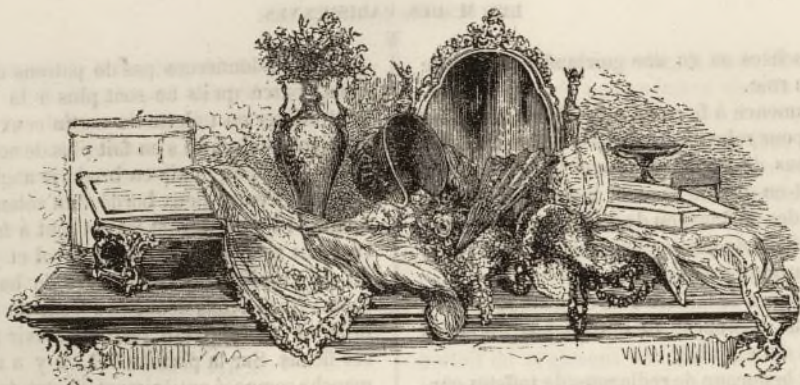
369

LES MODES PARISIENNES

Capotes de M.^{me} Plé Borain, rue basse du rempart, 2 au coin de la Ch.^{me} d'Antin
 Pardessus et mantelet de la maison Coucboukal, rue Vivienne 38 bis — Corsets de M.^{me}
 Dumoulin, rue basse du rempart 44. — Parfumeries de la Société Hygiénique, rue
 J. J. Rousseau, 5.

Ayuntamiento de Madrid

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMENIE DE V. —
— LA CICATRICE (5^e partie), par MAURICE SAINT-
AGUET. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Le froid est venu nous surprendre désagréablement au moment où nous comptons sur de belles et tièdes journées; cependant il ne s'en fait pas moins beaucoup de toilettes pour le printemps. La semaine de Longchamp est arrivée, et, bien que cette époque ne soit plus un pèlerinage fêté par les plus élégantes toilettes, les belles voitures, elle n'en sert pas moins de transition des modes de l'hiver aux modes du printemps.

Les nouvelles capotes sont toutes assez garnies, soit avec de la blonde, soit bouillonnées, ou bien encore composées de volants superposés les uns aux autres, en volants de rubans de taffetas, rubans de gaze. On les orne aussi de fleurs en

demi-guirlandes dont les branches tombent de chaque côté de la passe, plus que la passe, ou longues branches flexibles.

Constantin fait des merveilles dans ce genre, dont il est l'inventeur.

Nous remarquons chez ce fleuriste quelques plantes tropicales destinées à l'ornementation des chapeaux de paille d'Italie et des pailles de riz;

— Des fleurs avec des feuillages de fantaisie qui n'ont pas encore été employées.

Les demoiselles Romain font faire en ce moment des capotes de tulle brodé en agréments de paille, lesquelles auront un grand succès par leur distinction.

Ces demoiselles posent beaucoup de petites voilettes au bord des capotes, mode toujours gracieuse pour toilette de la matinée.

Malgré le froid qu'il a fait pendant quelques jours, le soleil était assez gênant pour nécessiter les ombrelles; sur les boulevards, aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne, les femmes avaient quitté les manchons pour les ombrelles, et nous avons pu remarquer qu'en toilette simple on préférerait les ombrelles vertes, écruées, blanches, roses, sans garniture et en forme de petit parapluie.

Dans les voitures, c'est toujours l'ombrelle-marquise garnie de hautes franges; quelques-unes sont couvertes de dentelle guipure qui tout autour fait pavoline.

Cazal est le fabricant à la mode. Nous citerons aussi de chez Cazal de très-jolies ombrelles-marquises ou autres en étoffe à bordure tissée dans l'étoffe, une raie simple ou surmontée de

fleurs détachées ou en une guirlande qui suit le bord de la raie.

On commence à faire un peu trêve aux étoffes brochées pour robe en faveur des taffetas unis ou glacés; nous disons un peu, car les étoffes brochées sont en grande faveur, moins surchargées de guirlandes de fleurs ou de dessins quelconques, mais brochées de petites fleurs détachées ou de dessins courants très-légers.

Sur les robes de taffetas unis ou glacés, on pose des volants découpés, et quelquefois découpés surmontés d'un gaufré.

Il se fait beaucoup de redingotes de taffetas garnies devant de fontanges en taffetas découpées, surmontées aussi très-souvent de gaufrés. Les manches de ces robes sont bordées de deux volants découpés larges environ de dix à douze centimètres en dehors des bras, de la moitié de cette largeur en dedans, près de la couture. Ces deux volants sont surmontés d'une fontange (sorte de froncé à la vieille). Lorsque les corsages sont ouverts devant, ils doivent être entourés d'une fontange découpée au bord. Lorsqu'ils sont fermés, on pose devant un froncé, ou l'on en pose un autour du col qui vient, en s'écartant un peu du haut, finir au bas du corsage, et un autre au milieu qui suit toute la hauteur du corsage.

Ce que nous venons de dire pour les ornements en volants découpés peut s'appliquer de même aux ornements en dentelle de laine; il n'y a de changement qu'au bord des manches, qui doivent être garnies de plusieurs rangs près les uns des autres, ou, si l'on veut, des engageantes très-bouffantes: on les garnira de taffetas bordé d'une petite dentelle de laine froncée.

On nous a transmis la lettre d'une abonnée qui demande des renseignements sur les modes d'été; nous ne pouvons pas satisfaire à cette demande, par la raison qu'il n'y a pas encore de modes d'été. Tout ce qu'on peut présumer d'après la fantaisie du moment actuel, c'est que les manches des robes de barège ou étoffe légère seront demi-larges, ouvertes du bas, et garnies de volants comme les jupes des robes: car ces étoffes nécessitent les volants, de même qu'elles demandent des corsages froncés.

On peut encore présumer que les sous-manches de ces robes seront en tulle ou mousseline, froncées sur poignets de dentelle ou de mousseline brodée, garnies d'un volant en dentelle.

Lorsqu'on voudra donner plus d'élégance à la toilette, on fera ce qu'on fait maintenant avec les robes de soie, on mettra des bouts de manches ouvertes dépassant un peu la manche de la robe, lesquelles seront garnies de deux rangs de dentelle de huit à douze centimètres de hauteur.

Quant aux canezous, ils appartiennent tout à fait à l'avenir; cependant on peut croire qu'il s'en fera beaucoup à manches ouvertes du bas.

Nous ne donnerons pas de patrons de cols piqués, parce qu'ils ne sont plus à la mode. On peut utiliser en toilette du matin ceux de l'année dernière, mais il ne s'en fait plus de nouveaux.

Les fichus du matin en broderie anglaise composés d'un entre-deux bordé d'un volant brodé de même et à jabot devant les ont tout à fait remplacés. Les volants de ces fichus, col et jabot, ont de six jusqu'à neuf centimètres de hauteur, au choix. Nous avons donné beaucoup de dessins de broderie anglaise qui peuvent servir pour faire ces fichus. Sur la planche 362, il y a un bout de manche composé entièrement d'entre-deux en broderie anglaise. Ce modèle d'entre-deux peut servir pour col; quant au volant qui doit le border, il y a des dessins presque sur chaque planche de patron, entre autres sur la dernière planche, 368, sur laquelle se trouvent, sous les titres de *Bas de jupons*, *Bas de pantalons d'enfants*, etc., des broderies très-convenables pour volants de cols et jabots.

MODES D'HOMMES

Les modes d'hommes nous sont à peu de chose près connues. Humann (1) a bien voulu nous initier à ces secrets de l'élégance parisienne; nous ne pouvions puiser nos renseignements à meilleure source.

Voici donc ce que fait pour le printemps cet habile et célèbre tailleur:

— Des redingotes à une seule rangée de boutons en drap de couleur: vert-olive, bronze, bleu. Les collets sont étroits et boutonnent sur la cravate par un seul bouton; les basques courtes et étroites; les tailles moins longues que celles qu'on faisait l'année dernière. Ces redingotes se boutonnent du haut seulement par deux boutons, ce qui fait trois avec celui du col.

— Des gilets non croisés, dits à la *Chevalière*, en piqué ou valenciens unis ou à carreaux. Ces gilets sont aussi à une rangée de boutons non croisés.

— Des pantalons en drap léger ou en satin de laine gris-cendre, gris-souris, nankin. Ils sont sans sous-pieds et se portent avec des souliers et des bas de fantaisie, suivant la couleur du pantalon.

Les habits pour la matinée, dits *habits de cheval*, sont, de même que les redingotes, à un seul rang de boutons, et fermés du haut par trois boutons; le col est renversé, et les basques coupées à la française.

Avec ces habits, on porte des gilets à carreaux ou à fleurs en piqué ou valenciens, et quelques-uns en fil d'Ecosse. Ces gilets se ferment du bas par trois boutons.

Les pantalons sont rayés; d'autres sont unis ou à grands carreaux, en satin de laine.

(1) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.

On porte aussi de très-jolis paletots d'été à une rangée de boutons qui sont ajustés au corps; leur couleur doit être foncée. Ils sont très-courts, très-étroits des pans; on les portera dans les grandes chaleurs, sans habit dessous. Ce vêtement s'appelle *Peel*.

On prépare beaucoup de chapeaux gris à bords plus grands que ceux de l'été dernier.

Les cravates en soie de fantaisie à fleurs ou à carreaux en toutes couleurs excepté le rouge, qui doit être soigneusement proscrit.

LOMÉNIE DE V ***.

Détails du Dessin.

Capote de taffetas blanc ornée sur le bord de trois volants de petite blonde et sur le côté par deux plumes posées très à plat sur la passe; le dessous de passe est en blonde avec fleurs blanches.

Pardessus de taffetas couleur acanthe g'acé de lilas. Le haut de ce pardessus est presque ajusté à la taille. Dessous est un grand volant légèrement froncé. Il est garni de ruban. Ce même pardessus peut se garnir de taffetas découpé.

Redingote de taffetas rayé vert et lilas, fermée devant par des coques doubles en ruban.

Capote de taffetas vert à larges coulisses plates formant petit bouillonné; sur chacune d'elles est un petit volant en dentelle noire.

Mantelet de taffetas rose garni de petite dentelle de laine blanche et de taffetas découpé; le volant de taffetas découpé n'est pas beaucoup plus haut que la dentelle de laine, cette dernière est haute de deux centimètres et demi à trois centimètres.

Redingote garnie en brandebourgs composés de deux dentelles de laine de même hauteur que celle du mantelet séparées par un petit volant de taffetas découpé.

LA CICATRICE.

(SUITE.)

— Vous voyez, dit Eucharis, que je ne leur ai fait mystère de rien....

— Excepté, sans doute, reprit Élise, des suites de cet accident nocturne... »

Annette et Irma baissèrent les yeux en frissonnant.

« Vous voyez bien que non, répondit Eucharis, et qu'elles savent que le dénouement de cette affreuse scène fut la mort de leur malheureux père.

— Et le premier auteur de cette catastrophe ?

— Elles le connaissent.

— Est-il possible?... l'auteur du billet anonyme, le domino mystérieux?... »

— Oui, mon amie; et en cela elles sont mieux instruites que vous, qui ne le connaissez pas. »

Et madame Pernaux accompagna ces mots d'un certain demi-sourire qu'Élise fit semblant de ne pas apercevoir.

« Mais, continua-t-elle, le nom de celui qui, dans cette fatale nuit, pénétra chez le commandant... »

— C'est la seule chose que je leur aie laissée ignorer; mais le jour est venu où l'on peut le leur apprendre, si déjà elles ne s'en doutent pas un peu.

— Auparavant, dit encore mademoiselle Dégigne, qui se sentait vaincue, une seule et dernière question. »

Ici la réponse devait être péremptoire et comportait un argument matériel sans réplique. Ici le fondement et le but de l'interrogatoire, la grande pièce à conviction, la dernière ressource et la principale instruction de l'ambassadrice, qui n'y arrivait plus cependant que pour l'acquit de sa conscience, tant elle était influencée par le langage candide de la jeune fille.

« Mon enfant, dit-elle, dans cette nuit dont nous parlons, ce qui t'empêcha d'être témoin d'une conclusion tragique, et ce qui la causa néanmoins en te faisant perdre connaissance, ce fut une blessure à l'épaule... »

Irma tressaillit naturellement, comme si elle ressentait encore la commotion du coup de feu; et même le mouvement involontaire de sa tête, qui se tourna légèrement à gauche, sembla montrer de quel côté était la blessure. Aucune de ces nuances n'échappait à l'habile demoiselle, qui prononça enfin le grand mot, mais pour la forme seulement :

« Et de cette blessure, dit-elle, il doit rester une trace encore visible. Puisque la force du coup a pu amener un évanouissement profond; tu dois en conserver aujourd'hui la... cicatrice... »

A ce mot solennel, la mère et les deux filles se regardèrent en souriant; et l'artiste, qui ne vit pas la tristesse et la contrainte du sourire d'Annette, commença à perdre contenance. La réponse de l'enfant lui porta le dernier coup :

« Autant que je puis me souvenir, dit-elle avec simplicité, c'est l'épouvante, c'est la détonation qui m'a renversée. Quant à la blessure, elle était si légère, qu'au bout de huit jours il n'en restait pas de trace... »

Ainsi, le nœud du mystère, le signe de reconnaissance, la chose tant cherchée, la solution suprême et irrécusable et la preuve sans appel, — la cicatrice — n'existait pas.

Que faire, et quel parti prendre? Madame Pernaux regardait l'artiste d'un certain air de moquerie retenue qui la faisait horriblement souffrir. Pour avoir eu des intentions honnêtes d'une part et rusées de l'autre, elle subissait le triomphe d'une honnêteté plus grande que la sienne ou d'une ruse supérieure. Mais comment supposer encore de la ruse dans tout ceci? En vérité, elle n'osait plus; c'eût été se faire tort à elle-même, et il y avait assez longtemps que madame Pernaux avait l'a-

vantage. Comment soutenir, en voyant et en écoutant Irma, le bizarre échafaudage d'intrigues imaginé par M. de Bréard! Évidemment il était fou.

Mademoiselle Dévigne n'avait plus qu'à s'expliquer.

« Irma, dit-elle, as-tu compris que cet épisode était solennel dans ta vie? »

— Oui, répondit la jeune fille, puisqu'il m'enlevait mon père et me rendait ma mère.

— Ce n'est pas tout. As-tu songé que vous étiez compromises, ta mère et toi, qu'il fallait fuir et changer de nom?

— L'événement me l'a prouvé.

— As-tu pensé enfin que ce malheur avait besoin d'une expiation, et que celui qui l'a causé voudrait peut-être le réparer un jour en t'offrant sa main? L'as-tu espéré?

— Je l'ai craint, s'écria vivement Irma en se levant; car je ne puis être la femme de celui qui a causé la mort de mon père!

— Est-il possible! s'écria de son côté Élise Dévigne au comble de la surprise et désormais convaincue; tu es sincère dans cette répugnance, tu refuserais?

— Mais absolument! dit la jeune fille avec le plus entier abandon.

— Comment! quand il n'a d'autre espoir de soulagement, lui dont l'existence fut changée aussi par cette violente aventure, quand depuis quatre ans il est pour ainsi dire sur vos traces, quand il a juré de n'avoir pas d'autre femme que toi, quand il t'attend partout, toi, la blessée de Florence, pour te dire: Pardonnez-moi, et souffrez que je consacre ma vie entière à celle dont j'ai détruit le bonheur!... La mort de ton père, enfant, n'est-ce pas un accident dont lui, lui, entends-tu, n'est nullement coupable? et, quand il le serait, sa faute n'est-elle pas involontaire? Ce qu'il fait aujourd'hui, ce qu'il a souffert ne l'efface-t-il pas? Existe-t-il un autre moyen de la réparer? Toi-même, pauvre Irma, as-tu la prétention de t'unir jamais à un autre homme? Sais-tu bien que, hors de cette union, tout votre avenir repose sur le mystère dont la prudence de votre mère vous a entourées, et que la première calomnie bâtie sur l'événement douteux de Florence peut éloigner le prétendant ou ruiner la foi du mari! Le sais-tu?

Irma paraissait fortement ébranlée; on eût dit qu'elle sortait d'un rêve, et elle consultait du regard sa mère et sa sœur. Sa mère lui répondait par un autre regard qui semblait dire: Consens, puisqu'il le faut. Quant à sa sœur, son émotion, toujours croissante et inaperçue pendant le dialogue précédent, devint si manifeste que, pour la cacher, elle fut contrainte de s'en aller vers la fenêtre et de regarder avec affectation ce qui se passait dans le jardin. Élise le remarqua bien, mais en ce moment Annette lui était devenue trop indifférente

pour qu'elle s'occupât d'interpréter ses mouvements.

« Consens-tu? dit-elle à Irma. »

— Il le faut bien, répliqua celle-ci prise au dépourvu et traduisant, faute de mieux, l'expression du regard de sa mère.

— Et as-tu deviné que celui dont je viens de te parler était M. de Bréard?

— Lui! » s'écria Irma stupéfaite.

Au même moment, Annette, qui était debout et le dos tourné près de la fenêtre, se retourna vivement et involontairement, puis s'en fut du côté du piano; mais, cette fois, mademoiselle Dévigne avait eu le temps d'entrevoir son visage baigné de larmes.

Comme elle retombait à corps perdu dans ses perplexités, le pas d'un cheval retentit sur le sable du jardin; c'était là ce qui avait forcé Annette à se déranger. Presque aussitôt le cavalier mit pied à terre au bas du perron et entra dans le salon, dont la porte était tout ouverte. C'était Maxime, à qui son impatience n'avait pas permis d'attendre l'heure du rendez-vous.

Étourdie, fatiguée, presque irritée, mademoiselle Dévigne fut à sa rencontre, et lui dit tout de suite en montrant madame Pernaux:

« Monsieur, saluez votre belle-mère. »

Maxime s'inclina, pâle et palpitant; sa vie entière paraissait suspendue aux paroles qui allaient suivre:

« Et votre femme, » ajouta froidement Élise en désignant Irma.

Le jeune homme tressaillit visiblement, puis, faisant effort sur lui-même, il s'avança et baisa la main d'Irma; mais il ne put s'empêcher ensuite de tourner les yeux du côté d'Annette, et le regard rapide qu'il rencontra encore cette fois était bien autrement expressif et profond que de coutume.

« Vous nous arrivez merveilleusement à propos, se mit à dire madame Pernaux à M. de Bréard. On n'attendait plus que vous pour la conclusion de cette affaire de famille et pour le déjeuner. »

Et pendant que Maxime la conduisait machinalement dans la salle à manger:

« Demain, lui dit-elle confié lentement, avant midi, vous trouverez chez mon notaire, à Blois, le projet de contrat pour ce qui me concerne et les *actes civils* de ma fille. »

Elle appuya même sur ces derniers mots.

IV.

Chez le notaire, comme chez la marquise, Maxime devança l'heure indiquée, et n'y trouva pas moins les pièces décisives que madame Pernaux lui avait promises la veille. Il s'empara avidement du dossier, et, laissant de côté tous les détails d'intérêt, il courut tout d'abord à l'extrait de

l'acte de naissance. Cet acte, timbré des armes du duché de Mantoue, était péremptoire, inattaquable, et formellement conçu à l'égard de Caroline-Irma, fille de Charles Méliot, lieutenant dans l'armée française, et de Marie Berton, son épouse légitime, laquelle Caroline-Irma était encore désignée comme née à Roca-d'Anfo, le 30 mai 1796, et la déclaration était datée du quartier-général des avant-gardes françaises, qui s'étendaient alors jusqu'au sommet du lac de Garda.

Il ne restait plus à M. de Bréard qu'à se résigner. Il tâcha de surmonter les instincts étranges dont la force avait été assez grande pour lui faire révoquer en doute des apparences aussi impérieuses, et que l'évidence matérielle lui présentait enfin comme des visions romanesques et chimériques. Il se demanda, comme l'avait fait mademoiselle Dévigne, si l'époux d'Irma devait avoir tant à se plaindre; et, obéissant à sa destinée, il se rendit habituellement aux Terrasses pour faire, suivant l'usage, sa cour à Irma.

Il en résulta qu'au bout d'un mois il était complètement tombé dans cette situation redoutable, prévue par lui avec tant de justesse et récusee d'abord avec tant de franchise. Il devait, il ne pouvait épouser qu'Irma, et il aimait éperdument Annette, à ne pouvoir l'oublier, à ne pouvoir la fuir. Assis auprès de sa fiancée, en lui parlant, en lui adressant ces phrases aimables que commande l'usage en pareil cas, et qu'Irma écoutait aussi superficiellement qu'elles étaient prononcées, c'était à l'autre jeune fille qu'il pensait, c'était elle souvent qu'il regardait malgré lui, elle toujours triste, résignée, silencieuse, et aujourd'hui peut-être plus belle par les regrets qu'elle inspirait; plus souffrante par ceux qu'elle semblait éprouver. Car, à la voir maintenant, on pouvait soupçonner qu'elle luttait à l'intérieur entre une force qui l'attirait vers Maxime et une raison qui l'éloignait, et cette passion naissante, mais comprimée, mais défendue, n'en avait que plus de charme quand elle se trahissait.

Il était impossible qu'Irma et madame Pernaux ne fussent pas frappées de ces symptômes, et Maxime avait souvent la preuve qu'elles s'en apercevaient, mais il ne voyait pas que la jalousie de la fille ni l'inquiétude de la mère en fussent éveillées. Dans ces cas-là, Irma devenait pensive, madame Pernaux légèrement moqueuse, mais ni l'une ni l'autre ne se montraient irritées; la première demeurait indifférente, la seconde tranquille. Quant à mademoiselle Dévigne, elle ne sortait plus de chez elle.

Au bout de ce mois-là aussi tous les préliminaires de la froide cérémonie étaient terminés, les bans étaient publiés, et l'on était à la veille du jour fixé pour la signature du contrat. Tout se disposait, tout marchait à sa fin promptement et paisible-

ment, et personne, aux Terrasses, ne témoignait le désir de reculer le dénouement.

Il n'en était pas de même partout ailleurs. Le matin même du jour fatal, Maxime entra chez mademoiselle Dévigne, qu'on ne voyait presque plus et qui affectait, lors de ses rares apparitions, une neutralité absolue, un détachement complet dans une question désormais tranchée.

Maxime posa son chapeau, et commença par faire deux ou trois tours à grands pas dans l'atelier. Mademoiselle Dévigne avait levé la tête à son arrivée, et s'était remise à peindre avec une application affectée. Enfin le jeune homme s'arrêtant devant elle et croisant les bras entra impétueusement en matière :

« Est-ce que vous êtes convaincue? dit-il avec un sourire empreint d'amertume, qui témoignait à l'avance de son incrédulité en cas d'affirmative.

— Je vous le dirai demain matin, répondit mademoiselle Dévigne après un instant d'hésitation.

— Vous ne l'êtes pas! s'écria Maxime en reprenant sa promenade. Eh bien! je suis comme vous.

— En vérité, dit l'artiste avec intention, vous faites bon marché de la conscience des gens. Soyez ce que vous voudrez; mais moi, est-ce que j'ai le droit de douter maintenant? N'ai-je pas entendu la candeur et la vérité même? Les preuves positives ont-elles manqué depuis? Que voulez-vous que je fasse? Je n'aime pas à lutter sur un terrain que je ne connais pas, et je ne me mêle plus de rien. La seule ressource qui pût nous venir en aide dans une telle entreprise, la cicatrice, n'existe pas!

— N'existe pas... chez Irma.

— Allons, vos idées ne sont plus nettes. Voilà que vous tombez dans une contradiction. Caroline-Irma, née à Roca-d'Anfo, le 30 mai 1796, est la seule qui puisse avoir ce signe tout-puissant. Elle ne l'a pas; donc il n'existe pas.

— Ah! je ne sais; mais depuis qu'un lien de famille nous unit, Annette et moi, depuis que je vais tous les jours dans la maison de sa mère, si je prends sa main en l'appelant ma sœur, je sens sa main trembler et je vois son front rougir; si, dans nos jeux du soir, je rencontre, au détour d'une allée, les deux sœurs qui marchent devant moi, serrées l'une contre l'autre et se parlant tout bas sans me voir, si je m'approche avec précaution derrière elles et que je prenne dans mes bras leurs tailles élégantes, je vois Irma me recevoir sans étonnement, sans émotion, sans colère, avec une gaieté tranquille et désespérante, qui n'est pas même de la coquetterie; je vois Annette se dégager toute confuse et toute palpitante en me demandant grâce du regard, de ce regard qui remue tout mon être...; si j'arrive, Irma, la première, vient à la grille, au-devant de moi;

mais déjà j'ai vu la robe d'Annette flotter derrière les massifs du parc qui dominant la route ; si je pars, elle marche derrière sa mère et sa sœur qui me reconduisent, mais elle y marche aussi quand elles reviennent vers la maison, elle me regarde la dernière, et, en me retournant, je surprends une larme dans ses yeux. Enfin cent fois j'ai vu, j'en suis sûr, Irma et sa mère saisir au passage l'échange de nos pensées, et jamais l'indifférence de ma fiancée ni la bienveillance de ma belle-mère n'en ont été troublées. Voyons, mademoiselle, ajouta Maxime avec une force concentrée, vous qui êtes une femme logique et pénétrante, me direz-vous ce que signifie tout cela ?

— Rien du tout, répondit nettement mademoiselle Dévigne. Je vois ce que voient, selon vous, Irma et sa mère, et ce que, selon moi, elles ne voient pas ; je vois que vous aimez Annette, et que peut-être Annette vous aime. Il y a longtemps que je le savais.

— Vous le saviez ?

— Oui ; le jour même où j'ai dû céder à l'évidence dont je vous parlais tout à l'heure, le jour où, devant Annette, j'ai demandé pour vous la main d'Irma, j'ai vu couler les larmes d'Annette.

— Vous l'avez vu ! et vous dites que *peut-être* elle m'aime ! et vous dites que vous ne doutez plus ! Mais, mademoiselle, est-ce qu'Annette aurait osé trahir et même accueillir dans son cœur une sympathie pour moi, si cette sympathie ne s'était appuyée sur un droit ? Est-ce qu'elle l'aurait osé au moment où sa sœur exerçait ce droit en acceptant ma main, si ce droit ne lui avait appartenu, à elle, Annette, et si cette circonstance même ne lui avait démontré le vol qu'on lui faisait ? Est-ce qu'elle l'aurait osé depuis, sans un secret espoir de le reconquérir ? Est-ce que sa mère et sa sœur supporteraient les démonstrations actuelles, sans l'existence de ce droit, contre lequel elles ont engagé leur dernier enjeu, contre lequel elles n'ont plus d'autre arme que la précipitation ou la résignation ?

— Vous les calomniez...

— Allons donc !

— Vous les calomniez, vous dis-je ! Irma, du moins ; car voici ce que j'ai entendu...

— Ah ! ah ! vous n'êtes donc pas aussi neutre que vous le paraissez ?

— Peut-être bien ; mais voici ce qu'Irma disait à madame Pernaux. Ce sont deux mots seulement que j'ai surpris et que je n'explique pas. On ne me savait pas là ; elles passaient près de moi dans le jardin : Ma mère, disait Irma, si ma sœur aimait M. de Bréard... que faudrait-il faire ? Et la mère répondit après une courte réflexion : Je te le dirai. — C'est tout.

— Et vous voulez me faire croire que vous ne comprenez rien ! s'écria Maxime hors de lui.

Il saisit même sur la cheminée un appui-main qu'il se mit à agiter comme une cravache en recommençant à marcher vivement par l'atelier.

— Vous avez surpris les larmes d'Annette, vous avez entendu les paroles que vous me citez, et vous dites que *peut-être* elle m'aime, et vous dites que je les calomnie, et vous ne doutez plus, et depuis un mois vous demeurez impassible ? Ah ! mademoiselle, soyez donc de bonne foi : vous avez au moins pensé quelque chose.

— Eh bien, oui ! dit mademoiselle Dévigne en quittant ses pinceaux ; voyons, ne cassez pas mon appui-main. J'ai mieux fait que de penser, j'ai agi.

— Ah ! Dieu merci ! s'écria Maxime en respirant, je retrouve donc un allié.

— Je vous cède, reprit l'artiste, parce que vous me flattez en invoquant, malgré tout, mon intelligence. C'est que, voyez-vous, monsieur de Bréard, l'amour-propre est le grand mobile des actions des femmes, surtout de celles qui sont filles, et c'est parce que cet amour-propre était froissé chez moi que j'avais résolu de me taire pour mieux assurer ma vengeance en la dirigeant sans conseil. Oui, vous n'êtes pas seul dans l'arène aujourd'hui ; j'y suis aussi, moi, et j'ai pour adversaire Eucharis. Elle m'a vaincue dans une première épreuve où je n'étais pas sur mes gardes. J'aurai ma revanche dans une seconde.

— Mais qu'avez-vous fait ?

MAURICE SAINT-AGUET.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

Les excentricités se montrent bien avant leur temps, car dès hier, les flâneurs ont pu admirer aux Champs-Élysées un cab de bonne apparence. Or, nous savons tous qu'un cab est une voiture anglaise dont le conducteur, assis à l'arrière, sur un siège élevé, mène ses chevaux à grand guides.

Ceci ne manque ni d'élégance, ni de confort, et les fils d'Albion sont parfaits connaisseurs sur cette matière ; ils veulent tout savoir et tout voir, et vous savez ce qui arriva à lord Sk... à propos de mademoiselle Rachel, et de cette manie tant soit peu indiscrete.

Lord Sk..., fraîchement débarqué du comté de Cornouailles, n'entendait parler que des merveilles contées dans le petit hôtel de la rue Trudon.

Or, comment faire pour regarder, ne fût-ce que comme le roi Candaule, par le trou de la serrure ?

La déesse, la reine du lieu, il la voyait chaque soir au milieu de ses sujets ; mais, ô nature bizarre ! lord Sk... ne se trouvait point satisfait.

Le bal des artistes lui offrait une chance dont il profita sur-le-champ.

Il arrive ganté, parfumé irréprochablement, et sonne non sans battements de cœur.

Une soubrette au regard fin et scrutateur entrebâille la porte.

« Que veut monsieur ? »

— Mademoiselle Rachel...

— Invisible !

— Je demande un billet de loterie.

— Entrez, monsieur...

Il entre par une galerie remplie de fleurs, et sort après une demi-heure de conversation, emportant son billet d'introduction.

« Ne voulez-vous pas voir mes appartements ? » fit l'actrice de sa voix la moins sombre.

Et sans attendre sa réponse, elle fit traverser à l'Irlandais charmé toute une enfilade de pièces richement décorées et meublées des mille merveilles de tous les pays.

Mais chaque salon renfermait une coupe d'or où, bon gré, malgré, il fallut déposer son offrande.

Les pauvres furent heureux ce jour-là, et lord Sk... jura qu'il y reviendrait encore l'année prochaine.

* Comme un père se plaignait, l'autre jour, devant Méry, de la facilité avec laquelle son fils se laissait dominer par les femmes, et montrait l'abîme où elles le précipiteraient bien certainement tôt ou tard :

« Que lui ont-elles déjà fait faire ? demanda le poète marseillais.

— Des dépenses considérables d'abord, répliqua le père.

— Ensuite ?

— Des dettes.

— Après ?

— Des lettres de change.

— C'est la progression naturelle ! s'écria Méry ; et je trouve que M. votre héritier en est quitte jusqu'à présent à bon marché. Je voudrais n'en être que là ! Que diriez-vous donc, si je vous racontais toutes les folies que m'a fait commettre la semaine dernière une jeune femme ?

— Vous m'effrayez ! Qu'est-ce donc ?

— Elle m'a forcé de la conduire à une pièce de M. Clairville, et le lendemain elle m'a contraint à m'arrêter sur le boulevard pour voir passer la voiture du président de la République. C'est tout ce qu'une femme a pu m'entraîner à faire de plus hardi. Le jour où M. votre fils en sera réduit là, vous serez en droit de dire qu'il est la proie des femmes. »

* Depuis longtemps les annonces des journaux américains ont une grande supériorité sur les annonces des journaux français.

Quel que soit le charlatanisme de celles-ci, elles pâlisent devant la réclame américaine.

Les annonces américaines servent surtout aux affaires privées des particuliers.

M. Holspeed, disent-elles, part pour un voyage de deux mois ; il prévient ses clients et ses amis de ne point se présenter chez lui pendant son absence, qui durera tant de jours. S'ils avaient à lui écrire, ils adresseraient leurs lettres à M. Brown, tel numéro, telle rue. Ne pas oublier d'affranchir.

A côté de ce billet de faire part de voyage, on lit l'annonce d'un Allemand qui prévient ses compatriotes de son arrivée, qui demande des nouvelles de douze ou quinze personnes de sa connaissance, et qui les prie, dans le cas où elles ne seraient point mortes (*sic*), de lui faire connaître quelle partie de l'Amérique elles habitent, et si par hasard elles n'auraient pas besoin de bottes.

Sans contredit, les plus réjouissantes et les plus imprévues des annonces qui occupent trente lignes, dans les immenses pages de tous les journaux américains, c'est la concurrence et la lutte établies dans leurs colonies entre les agents antimatrimoniaux.

En France, ce sont des mariages que l'on propose, et il y a une foule d'agents qui tiennent magasin d'héritières de cinquante mille livres de rente, de jeunes gens

accomplis qui ne fument pas, de veuves d'occasion, belles comme le jour et riches comme un budget.

En Amérique, les annonces en vogue sont surmontées, en grosses et grandes capitales, des mots : **DIVORCE !** ou bien : **FACILITÉS POUR LES DIVORCES ;** ou bien encore : **DISSOLUTION PROMPTE ET FACILE DES UNIONS MAL ASSORTIES.**

Nous avons là, sous les yeux, sept journaux américains, et nous y trouvons jusqu'à sept de ces annonces anticonjugales répétées tous les jours.

Si le titre des réclames est curieux, le contenu renferme des détails non moins précieux et non moins piquants, surtout pour un lecteur français.

Le docteur Griffilhs, dit une de ces annonces, par ses relations privées avec les magistrats, est plus que tout autre homme de loi propre à mener promptement et à bonne fin les négociations des divorces.

Un autre aborde la question d'une manière non moins positive, celui qui a surmonté son annonce du titre : *Dissolution prompte et facile des unions mal assorties.*

Rien n'est contraire et nuisible aux affaires comme les querelles de ménage ou les ennuis domestiques. Le docteur Smith se charge, moyennant un salaire raisonnable, de l'accomplissement de toutes les formalités nécessaires, sans dérangement de ses clients, pour mener à bonne fin et rapidement les divorces. *Célérité, exactitude et succès !!!*

Nous ajouterons, comme moralité de ces annonces, que le divorce s'exerce en Amérique, surtout depuis quelques années, avec une grande facilité, et que les magistrats ne peuvent y suffire.

Dans un compte-rendu de la justice, un des principaux fonctionnaires de New-York se plaignait naguère amèrement de ce surcroît de fatigue.

Avant peu, et si cela continue, disait-il, les États de l'Union-Américaine mériteront de prendre le titre d'États de la Désunion.

Après ce calembour yankee, il faut tirer l'échelle.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

VAUDEVILLE. — *Les Quatre Coins de Paris.* — M. Paul de Kock improvisait autrefois des romans qui faisaient les délices des grisettes, et beaucoup de grandes dames étaient assez grisettes pour adorer les romans de M. Paul de Kock.

Aujourd'hui M. Paul de Kock fait des vaudevilles, et ses vaudevilles ressemblent à ses romans.

Aucun écrivain n'a mieux peint, au point de vue comique, les mœurs bourgeoises et populaires. M. Paul de Kock nous introduit toujours, de la plus amusante façon, dans le monde des modistes, des lingères, des couturières, des corsetières, des cuisinières, avec l'accompagnement ébouriffant de caricatures anglaises et provinciales.

Tels sont *les Quatre Coins de Paris*. On y voit :

Mademoiselle Nanna, la couturière, qui conduit lestement, à travers les intrigues bouffonnes, ses semillantes ouvrières au Château des Fleurs ;

Mesdemoiselles Nini, Ninon et Ninette qui raffolent de la polka et de la mazurka ;

Un provincial qui vient d'Orléans à Paris pour se livrer à toutes ses fantaisies excentriques et poursuit les bonnes fortunes ;

Sa femme qui vient le chercher dans la capitale avec son oncle orléanais de besicles, et qui se rend à l'Opéra avec

M. Poulot, un commis marchand qui se croit un Lovelace ;

Un Anglais épris d'une cantatrice qui débute à l'Opéra, et qui est contrarié par un rival qui se fait passer pour un seigneur russe.

Telle est la galerie curieuse des personnages qui s'agitent et s'épanouissent à plaisir dans cette bouffonnerie en cinq tableaux, où M. Paul de Kock conduit le spectateur dans les quatre coins de Paris, dans la rue de Bréda, au

Château des Fleurs, aux quatrième loges de l'Opéra et au Champ-de-Mars.

Le genre de cette bizarre folie en cinq tableaux, sans la moindre allusion politique, a un peu étonné les spectateurs ; mais cela est si gai, si drôle, d'une folie si franche et si vive, qu'au dénouement, le public, mis en belle humeur, a témoigné sa satisfaction par des applaudissements.



Explication du dernier Rebus.

Moine, aux dans la main, veaux, mi-cœurs, que, loi qui vole.
(Mo neu dans la main vaut mieux que l'oie qui vole)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire* ; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie ; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement ; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche ; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

A vendre un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.